

AUGUSTE HAURY

CICÉRON
ET LA DEVISE RÉPUBLICAINE FRANÇAISE

Au moment où se tient à Varsovie le VII^e congrès international d'études cicéroniennes, je salue la mémoire d'un illustre cicéronien polonais, Casimir Kumaniecki, mon ami, avec qui mon épouse et moi avons visité en 1972, peu avant sa mort, Arpino, berceau de Cicéron. R. I. P.!

A l'image des stoïciens je vais soutenir un paradoxe: montrer que notre devise républicaine s'inspire en définitive de l'Arpinate: elle est d'abord mal datée, ensuite mal interprétée en France même par les plus hauts personnages de l'Etat.

Elle ne date pas de la première Révolution, celle de 1789, mais de la seconde. Elle fut proclamée le jeudi 24 février 1848 au balcon de l'Hôtel de Ville de Paris, puis inscrite dans la Constitution.

La première Révolution avait exalté la liberté (prise de la Bastille, 14 juillet 1789), puis l'égalité (abolition des privilèges, nuit du 4 août). En célébrant solennellement la Fédération de toutes les provinces françaises un an plus tard, le 14 juillet 1790, elle pensait consolider la concorde. Faute de fraternité elle n'y parvint pas. Elle sombra dans la terreur, puis dans la tyrannie. Nous admirons le génie de Napoléon Bonaparte: il n'en fut pas moins un tyran, disons un dictateur à vie, comme ce César qu'il a magistralement commenté avant de mourir en captivité à Sainte-Hélène.

La proclamation de la devise républicaine en 1848 n'apporta pas la paix civile. Elle fut suivie à Paris d'une émeute sanglante, puis d'une nouvelle dictature, celle de Louis Napoléon Bonaparte, neveu de l'Empereur, qui conduisit lui aussi la France au désastre en 1870.

La troisième République restaura la devise, mais la pratiqua mal. Elle s'effondra en 1940. La devise fut violemment attaquée par le Pouvoir, mais les républicains opposèrent une vive résistance.

Enseignant l'instruction civique en France Occupée, je l'expliquais ainsi en mars 1943: «Liberté, Egalité, Fraternité: les deux premières sont des biens, la dernière une vertu; des effets, elle leur cause; des concurrentes, elle leur arbitre». Autrement dit nous ne pouvons jouir durablement de la liberté et de l'égalité, si nous ne pratiquons pas la fraternité. Cent ans

plus tôt, en 1748, dans *L'Esprit des Lois*, Montesquieu proclamait déjà: «La République a pour maxime la vertu».

Restait à en préciser le nom: or la fraternité est familière à Cicéron sous le nom de *caritas hominum* ou *generis humani*. Il en fait la base du patriotisme qui, de la terre natale (lui-même était un Volsque) s'élargit progressivement aux limites de l'Univers. Dans la patrie parfaite fraternisent, écrit-il, hommes et dieux: *mundus hic totus, quod domicilium quamque patriam dii nobis communem secum dederunt* (*Traité de l'Etat* 1, 19). C'est donc aussi le fondement de la paix.

Quand Caracalla pour des raisons religieuses, dit-il, accorde la citoyenneté romaine à tous les hommes libres de l'Empire par l'Edit de 213, (*Edictum Antoninum*), il s'inspire de ce qui fait la grandeur de Rome, ainsi définie dans son *Itinéraire* au 5^e siècle par le Gaulois Rutilius Numatianus:

*Cumque offers uictis proprii consortia iuris,
urbem fecisti quod prius orbis erat.*

La tendresse (*caritas*) avec laquelle Cicéron traite son esclave, puis affranchi Tiron, est un exemple de fraternité dans une société fort peu égalitaire. D'où le jugement porté sur lui par Tertullien: *anima naturaliter christiana*.

C'est ce message que je voudrais apporter de France à la nation polonaise, qui nous est si chère, et à toutes celles qui participent à ce congrès. Parmi mes plus vieux condisciples figure, avec le regretté Georges Pompidou, notre ami commun, l'ancien Président de la République Sénégalaise, Léopold Sédar Senghor, également citoyen français et excellent latiniste. Il faisait enseigner le latin à Dakar et se proclamait «fils de la Louve». Pourquoi le prochain congrès international d'études cicéroniennes ne se tiendrait-il pas dans son pays natal?